



LES KIRSTY MCKAY AFFAMÉS

ZOMBIES PANIC II

LES AFFAMÉS

ZOMBIES PANIC II

Kirsty McKay

LES AFFAMÉS
ZOMBIES PANIC II

Traduit de l'anglais par Daniel Lemoine

SEUIL

Déjà paru
aux éditions du Seuil :

Zombies Panic
2012

Édition originale publiée en 2012
sous le titre *Unfed*
par Chicken House, UK.
© Kirsty McKay, 2012
Tous droits réservés

Pour la traduction française :
© Éditions du Seuil, 2013
ISBN : 978-2-02-110062-4

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

www.seuil.com

PROLOGUE

Devant la gueule ouverte de la mort, quand on n'a que quinze ans, on ne peut pas voir défiler grand-chose devant ses yeux.

– Tous en position de sécurité ! En position de sécurité ! crie une voix.

Hein ? C'est un car, idiot, pas un avion.

Dérapage. Mon visage heurte le dossier d'un siège et tout le monde hurle. Je n'ai pas le temps de me cramponner quand un choc sourd retentit et, pendant une fraction de seconde, tout paraît immobile... Puis je vole. Le car bascule. Le monde tournoie et, impuissante, je percute des sièges, des parois, comme un chaton dans un sèche-linge. Les vitres volent en éclats et le froid entre. Bruit de déchirure... Le toit du car est arraché. Comme une bille de flipper, le car est projeté d'un côté et de l'autre, et les hurlements des passagers ponctuent

chaque collision. Je tente de me cramponner – aux porte-bagages, aux sièges, aux corps –, mais tout semble glisser sous mes doigts.

Un *boum* retentit, si fort qu’il m’atteint en pleine poitrine. Je me recroqueville. Est-ce qu’on a explosé ?

Je risque un coup d’œil autour de moi. Morceaux de car, rembourrage de sièges, un sac à dos contenant un casse-croûte, une jambe. Je suis en boule entre ce qui ressemble au dessous de deux sièges.

Mon Dieu, je suis la tête en bas !

Mes cheveux pendent et le sang siffle dans mes oreilles.

Je glisse.

Je tends les bras, mais ça ne sert à rien. Je suis en chute libre.

J’atterris sur la tête. Une ombre traverse mon champ visuel. Je ferme les yeux et un objet s’abat sur moi, un objet lourd qui me plaque sur le sol et me coupe le souffle. Je devrais avoir mal, mais je ne sens rien.

– Bobby !

Une voix tout près de mon oreille. Une haleine chaude.

– Bob, réveille-toi.

Smitty.

J’ouvre les yeux, mais je ne le vois pas. Tout est flou. Il doit être derrière moi. Je suis dans une

position bizarre et ce qui pèse sur moi m'empêche de me retourner.

– Ça va ?

Je tente de répondre, mais aucun son ne franchit mes lèvres.

– Ils arrivent, Bob. Il faut que tu bouges. Il faut que tu te lèves.

J'essaie. Vraiment. Mais mon corps n'obéit pas.

– Je ne peux pas déplacer ce truc, Bobby. Il faut que tu m'aides !

Il secoue ce qui m'immobilise ; c'est agaçant. J'ai besoin de dormir. Quand je me réveillerai, je l'aiderai.

– Bobby !

Il semble vraiment bouleversé. Comme s'il pleurerait. Ce n'est pas le Smitty que je connais. La saloperie qu'on lui a injectée dans la jambe a peut-être provoqué des effets secondaires.

Les souvenirs de ce qui s'est passé sur le lac gelé affluent – Smitty mordu par un mort-vivant, le seul traitement possible la seringue que je serrais dans la main –, mais mon champ visuel s'obscurcit de plus en plus vite et j'ai de plus en plus envie de perdre connaissance.

Pendant un moment, c'est ce que je fais.

Puis le froid me tire de l'inconscience. Tout redevient réel. On soulève ce qui m'écrase et une paire de robustes bottes noires apparaît.

Je scrute mon sauveur. Pas Smitty. Un homme en noir : cagoule, anorak de ski, gants.

Ce sauveur me considère, puis s'accroupit et me regarde dans les yeux. Le revers de son anorak porte un insigne jaune, un X dans un cercle. Je connais ce logo. Xanthro Industries. Grand méchant. Société pharmaceutique sans foi ni loi et – ne l'oublions pas – employeur de ma mère. J'aurais nettement préféré être sauvée par quelqu'un d'autre.

La douleur me submerge quand la réalité s'impose à mes nerfs.

Ensuite plus rien.

CHAPITRE 1

Je me réveille, aspirant frénétiquement l'air, comme si on m'avait tenu la tête dans de l'eau glacée.

Seule. Dans un lit.

Pas d'autres bruits que mes hoquets et les battements de mon cœur dans mes oreilles. Suis-je paralysée ? Je tends une jambe, jure quand mes orteils heurtent le pied du lit. Non, apparemment pas. *Super !* Les mains crispées sur les flancs métalliques froids du matelas, je fixe le plafond blanc et lumineux, me cramponne en attendant que la pièce cesse de tourner. Je secoue doucement la tête pour y dissiper la brume.

Où suis-je ?

Ho ! ho. Les souvenirs surgissent un par un, comme une armée de diables jaillissant de leurs boîtes.

Un voyage scolaire d'enfer. Moi – la nouvelle de la classe –, née au Royaume-Uni, transplantée

pendant quelques années en Amérique. Fraîchement rentrée au pays, sans amis et avec un accent bizarre. On était dans un autocar ; il y a eu une tempête de neige, un arrêt dans un café, L'Étape gourmande, du jus de légumes empoisonné. Mes camarades sont devenus inhumains avec un Z majuscule. Puis : hello ! Ma mère, créatrice du sérum Osiris, capable de transformer les gens en monstres dévoreurs de cerveaux.

Un voyage scolaire tout ce qu'il y a de banal, quoi.

Et, bien sûr, il y a Smitty. Le mec le plus énervant du monde, le roi du sarcasme. Un baiser, et ces morsures horribles à sa jambe. Après, je lui avais donné la seule seringue d'antidote existante pour qu'il puisse se soigner.

Mais on avait été secourus par un autocar de collégiens pas très différents de mes anciens camarades avant leur transformation en morts-vivants, non ?

Oh... mais le car a eu un accident.

Smitty... ?

Maman... ?

Les autres... ?

Je me souviens des gémissements, puis d'autre chose. Des sauveteurs ? Qui m'a dégagée ? Pourquoi ne puis-je pas m'en souvenir ?

Mon cœur se serre, j'étouffe.

Ne panique pas.

Je suis en vie, c'est énorme. Je suis dans un lit, Dieu sait où, mais ça n'a pas d'importance, parce que je suis *vivante*.

Sur la table de nuit, à ma droite, se trouve un gros livre. Je tends le bras, mes doigts sont faibles, et le livre semble lourd. *Aïe*. Quelque chose est collé au dos de ma main et un mince tube en plastique aboutit à un sac de liquide incolore suspendu à un support chromé. *Beurk*. J'ai envie de débrancher le tube, mais la peur des conséquences m'en dissuade.

Je pose le livre à la couverture vert bouteille sur ma poitrine, et je l'ouvre. Une bible et un tampon : « Propriété de l'hôpital Sainte-Gertrude ».

Bon, où tu es, Gertrude ? Et tu reviens bientôt chercher ta bible ?

Je repose le volume sur la table de nuit.

Au moins, je sais où je suis.

Dans un hôpital.

C'est ce qui se passe quand les zombies envahissent le monde... l'hôpital est vide. C'est un classique. Le survivant se réveille seul. Tout le monde a disparu. L'hôpital a été abandonné. Les couloirs sont tachés de sang, parsemés de chariots renversés. Le téléphone est décroché et le combiné émet une tonalité agonisante. Plus âme qui vive.

Mais il y a les morts.

Et les morts-vivants.

J'avale ma salive. C'est réel. Ça m'arrive !

Concentre- toi. Essaie de t'asseoir. Je me tourne sur le côté gauche et tente de me redresser. Il y a une fenêtre, store levé. La lumière extérieure est faible et je ne peux pas voir ce qu'il y a derrière la vitre ; je ne vois qu'une fille, sur un lit, qui se regarde.

Ça alors !

La silhouette est blême, avec des yeux sombres énormes et des membres maigres. *Moi.* Bon sang, je suis aussi squelettique qu'un mannequin anorexique. Je lève une main tremblante jusqu'à ma tête.

On m'a rasé le crâne.

Je me penche vers la fenêtre dans l'espoir de voir plus nettement mon reflet. Cicatrice énorme sur l'avant et le côté de ma tête. Je passe un doigt tremblant sur le réseau de points de suture. Que m'est- il arrivé ? Des larmes me piquent les yeux. *Non. Ne craque pas, espèce de dégonflée.*

Suffit... J'ai besoin d'explications, et tout de suite.

– Salut ?

Ma voix est aussi éraillée que si je m'étais gargarisée avec des guêpes. Si ce n'était pas inquiétant, ce serait drôle.

Je tire sur les draps pour parvenir à m'asseoir. Mes pieds nus touchent le carrelage froid. Puis- je me lever ? Douleurs. Mais il faut que je sorte de cette chambre. Que je m'évade. Il faut que je survive, encore une fois.

Derrière moi une porte s'ouvre. Une silhouette se tient dans l'encadrement, lèvres étirées en un sourire grotesque. Les bras tendus, l'apparition se précipite vers moi, m'attrape à l'instant où j'allais m'évanouir.

Elle pousse un cri quand je m'effondre sur le lit, me débattant de toutes mes faibles forces. Je tente désespérément de me cacher sous le drap, ferme les yeux et, les genoux contre la poitrine, j'attends la morsure.

– Tu ne devrais pas te lever !

Idiotie !

L'apparition parle. *Eux* ne disent rien. Et elle n'essaie pas de bouffer mon cerveau. J'ai peut-être jugé les choses un peu vite. Je baisse légèrement la couverture et jette un coup d'œil.

– Désolée de t'avoir fait peur.

Une femme. Bien vivante.

Le sourire réapparaît : bouche énorme et grosses dents de cheval. Pas jolie, mais pas monstrueuse. Elle a de grosses joues, des cheveux frisés blond-gris, des lunettes. Et elle est énorme. Obélix sous stéroïdes. Je ne suis pas cruelle : je n'ai simplement jamais vu de personne aussi ronde.

Je bats des paupières. Je veux dire quelque chose, mais aucun son ne franchit mes lèvres.

– Je m'appelle Martha.

Sa voix est grave et apaisante, ses yeux intelligents. Je m'assieds.

– Salut.

Ma voix est un croassement.

– Je travaille à l’hôpital. Tu ne risques rien.

Elle se tait, comme pour me laisser le temps de prendre la parole. C’est gentil, mais je me méfie toujours un peu des adultes qui me traitent en égal.

– Je regrette d’avoir crié, reprend- elle avec un large sourire. Ton réveil a été un choc... dans le bon sens du terme, bien entendu ! Je peux m’asseoir ?

– Bien sûr.

Elle se dirige vers moi délicatement, comme si elle était montée sur roulettes, attrapant au passage une chaise qu’elle pose silencieusement à la tête du lit.

Martha s’assied lentement ; la chaise grince mais tient le coup. Elle croise les mains sur son gros ventre ; elles sont étrangement minces, les ongles sont manucurés et roses. Un doigt porte une bague ornée d’une opale.

– Tu dois avoir beaucoup de questions. Laisse-moi d’abord te résumer la situation.

– D’accord.

– L’autocar où tu te trouvais a eu un accident. Tu as été blessée à la tête et aux jambes, mais tu t’en tires très bien. Tu n’as aucune raison de t’inquiéter. Tu es restée longtemps inconsciente. Tu te souviens d’avoir été transportée à l’hôpital ?

Elle se penche légèrement vers moi.

Je secoue la tête.

– Je suis restée combien de temps dans les vapes ?

Elle prend une profonde inspiration, hésite, comme si je risquais de paniquer.

– Un peu moins de six semaines, dit-elle, les sourcils levés. Quarante jours, en fait.

J'avale ma salive. Ça pourrait être pire : j'aurais pu être cryogénisée, me réveiller après la mort de tous les gens que je connaissais et avec une coupe de cheveux complètement démodée. Une minute... ma coupe n'est pas exactement *tendance*.

Martha sort soudain un grand sac- poubelle de la table de nuit.

– Tes affaires. Récupérées dans le car.

Elle me tend le sac, que je saisis avec méfiance. Il est blanc et « Produits toxiques » est écrit dessus en rouge.

– Désolée, ajoute-t-elle. Il ne contient rien de dangereux, c'est promis. C'est juste que je n'avais rien d'autre sous la main.

Je l'entrouvre et regarde à l'intérieur. Mon téléphone, mon T-shirt, mon blouson en polaire, mes chaussettes et mes bottes, mes sous-vêtements.

– Tout a été lavé. Malheureusement, il a fallu couper ton pantalon dans l'ambulance.

Elle se frotte les mains comme si elle les lavait, et sa bague brille.

– J’espère que ce n’était pas ton préféré, poursuit-elle. Je suis sûre qu’on pourra t’en prêter un quand tu seras capable de te lever.

Sans un mot, je laisse le sac tomber sur le dalage. Dès qu’elle sera partie, je me jetterai sur le téléphone.

– Roberta... dit-elle.

– Bobby.

– Bien sûr, admet-elle en hochant la tête. J’ignore si tu sais ce qui se passe, mais ces dernières semaines ont été... intéressantes.

Intéressantes ? Ouais. On peut dire ça.

– Je ne voudrais pas te choquer...

– Aucun risque.

– Très bien, dit-elle, toujours hésitante. Il y a eu une épidémie.

Elle s’interrompt pour voir comment je vais réagir. Je décide de jouer les idiots, pour l’instant.

– Une maladie dangereuse s’est répandue dans la région où tu te trouvais, reprend-elle, les paupières plissées, et une part relativement importante de la population a été touchée. Les malades devenaient violents et attaquaient les gens. Je ne t’apprends rien, n’est-ce pas ?

– Pas vraiment.

Elle hoche la tête comme si je venais de confirmer ce qu’elle savait.

– Malheureusement, cette maladie est très contagieuse. Elle s’est répandue très vite.

Maintenant, elle m’intéresse.

– Elle s’est répandue ? Jusqu’où ? Combien de malades ?

– Rober... pardon, Bobby, l’Écosse est en quarantaine.

Je me frotte les yeux.

– Pardon ?

– L’Écosse a été isolée du reste du Royaume-Uni... du reste du monde, en fait. Personne ne peut y entrer ni en sortir. Le gouvernement tente de contenir la maladie, mais elle s’est installée très vite et menaçait de toucher toute la population. Des mesures ont été prises pour mettre un terme à cette situation, restaurer la sécurité...

Je lève une main.

– Une minute. Où sommes-nous ?

– En Écosse, répond- elle en secouant tristement la tête. Tout près d’Édimbourg. Pour le moment, nous sommes en confinement. Mais tu n’as pas de raison de t’inquiéter. C’est un hôpital militaire. Nous avons une clôture très efficace et des mesures de sécurité draconiennes.

Je sursaute.

– Vous êtes en train de me dire que ce n’est pas fini, qu’ils sont dehors ? je m’écrie, le sang me montant à la tête et me donnant le vertige.

*Composé par Nord Compo Multimédia
7, rue de Fives, 59650 Villeneuve-d'Ascq*

Achévé d'imprimer en mai 2013
par CPI Firmin Didot à Mesnil-sur- l'Estrée
Dépôt légal : juin 2013
N° 109647-1 (000000)

Imprimé en France